

1 – FONDEMENTS DE LA DÉMARCHE

APPRENDRE À ECOUTER LE MONDE

INTERVIEW DE HARTMUT ROSA

Résumé : Décélérer pour apprendre ? C'est la question que nous avons posée au sociologue allemand Hartmut Rosa qui a particulièrement bien saisi certaines des caractéristiques fondamentales de la période contemporaine à travers la notion d'accélération, développée dans deux célèbres essais traduits en français, *Accélération* (La découverte, 2010) et *Aliénation et accélération* (La découverte, 2012). Pour Hartmut Rosa, il ne s'agit pas tant de décélérer que d'entrer dans un nouveau rapport au monde marqué par une relation de résonance avec lui, permettant au monde d'entendre et de parler. Nous percevons dans cet entretien¹ l'ancrage théorique d'Hartmut Rosa dans la théorie critique de l'École de Francfort comme dans celui des *Geisteswissenschaften* (Sciences de l'esprit) allemandes. Les ressources de l'univers notionnel allemand et du concept de *Resonanz* (résonance) récemment produit par Hartmut Rosa sont des outils précieux pour penser l'avenir dans la période contemporaine. Le récent ouvrage *Resonanz* d'Hartmut Rosa (paru, en allemand en 2016, aux Éditions Suhrkamp) est en cours de traduction pour une publication à La Découverte. Une autre interview avec Hartmut Rosa traduite en français paraîtra en juin 2017, dans la revue en ligne *Bildungsforschung*.

Nathanaël Wallenhorst : Les nouvelles technologies, les changements professionnels et familiaux, ou la nécessité de saisir des situations imprévues qui arrivent très rapidement nous invitent à apprendre tout au long de la vie. Est-ce que nous pouvons dire que l'accélération nous contraint à apprendre et qu'il s'agit d'une opportunité pour les apprentissages ? Qu'apprenons-nous dans la période contemporaine marquée par l'accélération ?

Hartmut Rosa : Je crois effectivement que c'est exact. Nous vivons dans une société qui se développe et se modifie de façon dynamique, dans laquelle tout s'accélère. Notre société ne se stabilise pas, elle doit accélérer le mouvement pour continuer à exister et elle exige en permanence des nouvelles formes de connaissances. Goethe avait déjà dit cela – ça ne date pas d'hier – il avait appelé son époque « *veloziferisch* » (à partir des mots « *velocitas* », vitesse, et Lucifer). De son point de vue, son époque était caractérisée par la vélocité. Il a expliqué cette tendance par le fait que nous devions toujours faire évoluer nos connaissances et changer notre façon de penser. Pour Goethe, il était normal que la génération suivante apprenne (à faire des choses, à travailler, à construire une cabane, à chasser des animaux, à procéder à des rites...). Mais surtout, il était évident pour lui qu'après quelques années il faille rafraîchir ses connaissances. C'est étonnant que Goethe, lui-même, dise déjà cela. Cela correspond à mon diagnostic personnel : l'époque contemporaine se caractérise par le fait qu'elle doive évoluer pour assurer son existence.

Cela a effectivement conduit à la notion d'apprentissage tout au long de la vie. Nos savoirs et savoir-faire doivent être enrichis après quelques années. L'utilisation d'un ordinateur et de ses logiciels évolue et devient rapidement obsolète. Les modes de communication se transforment continuellement : à un moment donné tout le monde utilisait les mails. Maintenant, les gens utilisent toujours des mails, mais après est apparu Facebook, lequel est, en partie, déjà remplacé par WhatsApp... Après quelques années nous devons tous nous « réorienter ». Nous vivons à une époque qui exige de notre part que nous nous adaptions rapidement à de nouvelles techniques et à de nouvelles pratiques sociales. Nous faisons l'expérience qu'avoir du temps est devenu une chose rare. C'est la raison pour laquelle nous inventons des technologies de plus en plus rapides qui nous permettent de gagner du temps. Mais ce que nous avons à apprendre désormais, c'est que ce programme ne fonctionne pas. Nos conditions de vie ne deviennent pas meilleures avec les nouvelles technologies. Je crois que nous vivons dans une période qui nous contraint à apprendre différemment.

Nathanaël Wallenhorst : Aujourd'hui, que devons-nous faire : accélérer ou décélérer ? Cette question de l'accélération ou de la décélération est profondément politique. À l'origine, le conservatisme a plutôt une méfiance à l'égard de l'accélération. Le progressisme est plutôt accélérationniste. Mais, comme vous l'écrivez, depuis quelques décennies nous percevons une inversion avec un conservatisme libéral qui opte « pour une accélération des processus socioéconomiques et technologiques par la réduction du contrôle politique » (Rosa, 2014, p. 97). Le progressisme n'est plus mu par l'idéologie du progrès technique et social, mais par une attention aux questions environnementale et une visée décroissantiste qui est décélérationniste. Tout récemment nous voyons apparaître dans la pensée de gauche quelque chose d'assez intéressant pour penser avec le « #ACCELERATE. Manifesto for an Accelerationist Politics » de Nick Srnicek et Alex Williams, publié en 2013. Ce manifeste développe une pensée de gauche progressiste fondée sur l'accélérationnisme et réactualisant l'idéologie du progrès. Il a suscité une polémique et un retentissement mondial. Connaissez-vous le manifeste accélérationniste de Srnicek et Williams ? Qu'en pensez-vous : faut-il accélérer ou décélérer ?

Hartmut Rosa : Ce manifeste accélérationniste évoque un point juste, dans la mesure où Srnicek et Williams écrivent à juste titre que cela n'a pas de sens de vouloir ralentir. Je l'interprète comme une critique de l'idéologie du « slow » : manger lentement, penser lentement, vivre lentement... Je partage leur point de vue pour deux raisons : *primo*, nous ne pouvons pas laisser les choses simplement comme elles le sont et agir lentement. La majorité des mouvements « slows » sont très occasionnels. Par exemple, samedi soir, on fait de la « slow food », on cuisine lentement, mais tout le reste de la semaine on vit dans la précipitation. Il ne s'agit que d'une petite oasis qui ne modifie pas notre façon d'être au monde. Cela ne suffit pas qu'une fois par semaine nous fassions les choses lentement ou que nous ralentissions un segment de notre vie.

Secundo, la lenteur n'est pas une vertu en soi, elle n'est pas souhaitable. Qu'un médecin urgentiste ou les pompiers arrivent lentement, n'est pas un bienfait. De la même façon une connexion Internet lente, c'est absolument terrible. L'accélération ne devient un problème qu'à partir du moment où il y a une aliénation, à partir du moment où nous ne pouvons plus nous approprier les choses, lorsque nous ne pouvons plus entrer en résonance avec le monde. Il me semble que les adeptes de la lenteur désirent en réalité autre chose. Ce qu'ils souhaitent c'est d'être différemment dans le monde et entrer plus

profondément en relation avec le monde et les autres. Il me semble percevoir derrière cette idéologie de la lenteur le souhait d'une relation au monde empreinte de résonance. À cet égard, je partage leur point de vue. Je ne pense pas qu'il soit uniquement question de lenteur. Les accélérationnistes, en revanche, appréhendent l'accélération comme une bonne chose. Selon eux, tout ce qui peut être accéléré, notamment sur le plan technique, doit l'être.

Nathanaël Wallenhorst : Effectivement, le courant accélérationniste est très prométhéen.

Hartmut Rosa : Absolument !

Nathanaël Wallenhorst : C'est l'endroit qui me semble pouvoir être sérieusement interrogé dans le manifeste accélérationniste et le courant accélérationniste en train d'émerger dans différents pays. Le fond est un prométhéisme assumé qui accepte et désire le transhumanisme. L'anthropologie prométhéenne sous-jacente appréhende les limites comme ce qui doit être repoussé plutôt que ce que nous avons à accepter et à intégrer. Il y a un angle mort dans la critique capitaliste réalisée par l'accélérationnisme de Srnicek et Williams. Ils ne perçoivent pas que la racine anthropologique du capitalisme réside dans le prométhéisme et la non-acceptation des limites. Or, c'est là que se fonde le capitalisme. Une société postcapitaliste prométhéenne est tout simplement impossible. Le postprométhéisme est la condition du postcapitalisme. Ultimement le postcapitalisme ne peut advenir que sur fond d'acceptation de notre finitude anthropologique marquée par la mort.

Hartmut Rosa : Oui tout à fait, je partage complètement votre point de vue. Cette affirmation accélérationniste comporte au moins deux erreurs. La première, c'est leur acceptation sans réserve de la technique et de toutes ses possibilités de réalisation d'une meilleure vie et d'une meilleure société, sans aucune conception de ce qu'est la vie bonne. Nous avons besoin d'une boussole permettant d'identifier ce qu'est une vie meilleure et une communauté réussie.

Nathanaël Wallenhorst : Effectivement, dans le courant accélérationniste nous sommes dans le registre du possible et de l'impossible et non de l'autorisé et de l'interdit. Ce qui est possible doit être réalisé, simplement parce que c'est possible.

Hartmut Rosa : Oui, on en arrive à une utopie aveugle du faisable, de ce qui est possible de réaliser avec la technique. Cela m'évoque les futuristes, comme Filippo Tommaso Marinetti, par exemple, dont

la résultante est une vie problématique. Cette quête de la faisabilité est un réel problème. C'est une façon exclusivement prométhéenne d'aborder le monde. Ce manifeste accélérationniste et l'idéologie qui y est développée amplifient le problème au lieu de le résoudre. En effet, dans notre modernité tardive, cette logique de la stabilisation dynamique est liée à une vision de la vie en groupe qui mise sur l'agrandissement jusqu'au monde. Nous ne cessons d'essayer de conquérir le monde, de le rendre plus accessible et de le mettre sous notre contrôle. Il s'agit d'une idée que je développe dans *Resonanz* (2016). C'est la promesse de n'importe quelle nouvelle technologie. Lorsque nous avons un vélo, nous pouvons nous rendre dans le village voisin. Avec une voiture, en tant que jeune, nous pouvons déjà nous rendre dans une petite ville. Si j'ai un avion, je peux me rendre le week-end à Londres ou Berlin et voyager dans le monde entier. La technique rend le monde disponible et accessible et me donne un pouvoir sur lui. En outre, un smartphone me rend le monde accessible depuis la poche de mon pantalon. Avec un si petit appareil, tous mes amis sont joignables ! Tout le savoir du monde, toutes les images du monde, toutes les musiques du monde sont accessibles. Un des objectifs dans la période contemporaine est de rendre le monde accessible. Nous voulons en disposer. Il s'agit là, effectivement, d'un programme prométhéen.

Herbert Marcuse écrit à ce sujet que le monde devient un lieu d'agression. Le monde se présente à nous et nous voulons en disposer, mettre la main dessus et le chosifier. La maîtrise du monde est la composante culturelle de cette stabilisation dynamique. Mais le revers de la médaille, c'est que le monde devient sourd : ce que j'ai en ma possession, ce que je mets sous contrôle et ce dont je dispose, ne me parle plus. C'est la raison pour laquelle je crois que l'affirmation accélérationniste du prométhéisme est une erreur. Nous devons, au contraire, entretenir une autre relation au monde. C'est ce qu'Herbert Marcuse appelle une relation érotique au monde ne reposant pas sur une volonté de chosification. Il s'agit au contraire de rendre à nouveau le monde capable de parler. Les accélérationnistes ne portent pas d'intérêt pour une relation à l'autre réussie, ou pour une relation au monde fondée sur la résonance et non sur la chosification. C'est la raison pour laquelle ils continuent de faire progresser le problème.

Nathanaël Wallenhorst : Et que pensez-vous de l'ouverture transhumaniste de ce programme prométhéen ?

Hartmut Rosa : Si nous voulons continuer de vivre et de travailler de plus en plus rapidement, alors le programme transhumaniste est légitime. Nous serons obligés de nous lier à des machines, physiquement et psychologiquement. À vrai dire nous y sommes presque. Il est fondamental d'avoir cela à l'esprit. Nous sommes presque capables de fusionner notre cerveau avec des machines, de mettre nos organes de perception sous le contrôle des puces, d'augmenter nos capacités de mémorisation, de mettre notre fonctionnement corporel sous un contrôle artificiel... Effectivement, nous serons capables de créer progressivement des êtres capables d'aller plus vite et d'être encore plus dynamique que maintenant. Avec vous cela m'apparaît effectivement comme un cauchemar. À certains égards, nous sommes vraiment trop sots ! Il suffit de regarder les informations quotidiennes pour voir à quel point les humains sont bêtes et à quel point nous n'arrivons pas à régler le moindre problème... Nous n'arrivons pas à résoudre le problème écologique, nous allons disloquer l'Union Européenne, nous n'arrivons pas à régler le problème entre les Israéliens et les Palestiniens au Proche-Orient, en Ukraine nous n'arrivons pas à régler les problèmes... La Guerre froide réapparaît, Donald Trump fait ses sermons aux États-Unis, les Anglais ont élu le Brexit... Le seul espoir, c'est la fusion avec des ordinateurs et avec la technologie ! Mon point de vue est certes un peu cynique, mais je trouve cela vraiment frustrant de constater combien nous sommes sots.

Nathanaël Wallenhorst : Est-ce que nous ne pourrions pas ici distinguer, comme le fait Avanesian, l'accélération de la vitesse (Avanesian, 2016, p. 238) ? On a traduit en français le terme *Beschleunigung* que vous utilisez, par accélération. Je me demande s'il ne serait pas plus judicieux de le traduire par vitesse (ou *speed* en anglais) et de réserver le terme *Akzeleration* pour accélération (ou *acceleration* en anglais) ? Alors j'ai bien conscience que ce n'est pas si simple car en allemand, il y a le terme *Geschwindigkeit* qui signifie aussi vitesse et vous utilisez bien *Beschleunigung*. Mais est-ce que cette distinction ne permettrait pas de parler de la vitesse pour caractériser cette vitesse aveugle unidirectionnelle où on fait plus vite les mêmes choses pour arriver à peu près au même endroit et de parler de l'accélération pour matérialiser ce changement de braquet ou cette « accélération navigante » (Avanesian, 2016, p. 238), pluridirectionnelle relevant davantage de l'exploration, de la découverte d'un inconnu ? À certains égards *Akzeleration* serait compensatoire ou viendrait remédier à la *Beschleunigung* contemporaine. Il s'agit là d'un élément de la thèse accélérationniste de Srnicek et Williams. Est-ce qu'il ne serait pas judicieux de ralentir la vitesse mais d'augmenter l'accélération,

les découvertes, les innovations ? Comment pourrions-nous penser une accélération qui ne renvoie pas à du « sur place » ?

Hartmut Rosa : Oui, peut-être... Mais alors je crois qu'il faudrait faire la distinction entre les termes « Beschleunigung » (accélération) et « progrès ». Il me semble qu'il s'agit de la principale différenciation à réaliser. Je crois que ce programme de la stabilisation dynamique, évidemment fortement lié à l'idée de progrès, constituait déjà le fondement de la modernité au XVIII^e siècle. La conception de l'époque était que nous allions surmonter nos limites, la pénurie, la faim et la pauvreté, grâce à la dynamisation, au progrès scientifique, à la technique, et au gain de temps. L'idée était de permettre un mieux-être au monde et d'obtenir une meilleure vie, tout simplement. Je crois même que c'est l'espérance d'une résonance avec le monde qui a engendré une dynamisation ou accélération. Il me semble qu'il y avait quelque chose de l'ordre d'une idée que cela devrait être possible d'entrer en contact avec une partie du monde, de telle sorte que celui-ci me parle et qu'une résonance s'opère entre le monde et moi – c'est ce que j'ai développé dans *Resonanz* (2016).

L'idée de progrès est devenue de plus en plus terne. Personne ne croit plus que, par l'augmentation de la productivité et de l'efficacité économique, nous allons surmonter la pénurie. Au contraire : la compétitivité économique va se durcir, les Asiatiques nous rattrapent, les Latino-Américains nous dépassent, l'Afrique apparaît sur le marché, et les ressources diminuent... L'espoir de progresser vers un monde meilleur est terni. On est passé d'une tendance à aller de l'avant vers une tendance à stagner. Cela est nettement perceptible lorsqu'on interroge des parents pour savoir pourquoi ils travaillent et quels sont leurs rêves. Pendant 250 ans, ils ont répondu de façon claire qu'ils travaillaient dur pour que leurs enfants aient ensuite une meilleure vie que la leur. Ils souhaitaient que leurs enfants vivent dans un monde avec lequel ils seraient davantage en résonance. Aujourd'hui dans une grande partie du monde, excepté peut-être en Asie, les parents ne disent plus cela. Ils disent au contraire qu'ils travaillent dur afin que les conditions de vie de leurs enfants ne se dégradent pas davantage et qu'ils puissent essayer de conserver ce qui a été mis en place. Il y a une nette différence entre une dynamique qui va de l'avant et une dynamique immobile, qui arrête d'avancer.

Nathanaël Wallenhorst : Hartmut Rosa, j'ai encore quelques questions politiques ! Ma question principale se résume de la façon suivante : que pouvons-nous faire ? Et pour commencer, comment

décrivez-vous le projet de l'École de Francfort dans la période contemporaine et quelle est la mission des universitaires selon vous ? Est-ce également de faire des propositions normatives en réfléchissant à ce qu'il nous « faut faire » ?

Hartmut Rosa : Certains collègues estiment que la sociologie est l'étude de la société, comme la physique serait l'étude des planètes et des étoiles, par exemple. Ce n'est pas exactement ma conception de la sociologie. Je crois que n'importe quelle société a besoin d'un lieu d'autoréflexion, délivré du poids de l'action. La mission de l'université n'est pas d'être liée au monde économique ou politique, mais elle a une réflexion à mener depuis un pôle d'observation. Elle doit conduire une autoréflexion nous permettant d'avancer dans l'analyse que nous pouvons produire de nous-même. Les sociétés ne sont pas seulement subordonnées au matériel. Elles se constituent aussi par leur faculté d'autoanalyse de création d'un horizon intellectuel et spirituel.

Penser que nous pourrions renoncer à cette autoanalyse est problématique pour au moins trois raisons que nous pouvons essayer de décrire de façon imagée avec une créature mythique, ornithologique. La sociologie ou la philosophie sociale, qui, d'après moi, doivent travailler ensemble, peuvent être comparées à une forme d'oiseau à trois têtes. 1- Le premier oiseau est ce qu'Hegel appelle la chouette de Minerve qui raconte des histoires. Nous développons des narrations sur ce qu'est la modernité, ce qui s'est développé (nous développons par exemple une narration sur l'accélération). 2- Le deuxième oiseau est l'oie du Capitole. Les oies qui vivaient sur le Capitole mettaient les Romains en garde contre l'assaut de leurs ennemis. Lorsque les ennemis arrivaient le cacardement des oies réveillait les Romains qui pouvaient les repousser. Les Sciences sociales peuvent voir et mettre en lumière des échecs de développement et des pathologies, avant qu'elles ne soient devenues des désastres. Ce que j'essaie de faire en collaboration avec mes collègues à Jena, c'est de montrer que ce programme de stabilisation dynamique est intrinsèquement contradictoire et pose de sérieux problèmes. Il s'agit de la fonction de mise en garde des Sciences sociales. J'essaie d'appliquer cela avec la désynchronisation ; les vitesses élevées de la production technique et économique engendrent un problème écologique. Nous avons affaire à une désynchronisation : la nature va trop lentement et nous, nous allons trop vite. Cette désynchronisation est très problématique car elle génère également un problème démocratique. La démocratie est un processus chronophage. En démocratie, il ne s'agit pas seulement de prendre des décisions, mais de créer une sphère de résonances, dans laquelle on puisse rendre les voix perceptibles

et s'investir dans un dialogue afin de transformer ce qui est commun. La promesse fondamentale de la démocratie nécessite un processus d'autodétermination politique qui se réalise dans le temps long. Or, comme nous ne disposons plus de ce temps, il s'ensuit une aliénation dans la sphère politique. Ce serait l'oiseau du Capitole. Aujourd'hui cette fonction n'est pas particulièrement difficile à pourvoir, parce que moult personnes, issues des horizons les plus divers, mettent en garde contre des erreurs de développement de la modernité. 3- La question cruciale est de savoir si nous pouvons aussi être une sorte de Phoenix, qui créerait une vision de ce que pourrait être une vie bonne et proposerait un chemin sur lequel nous voudrions nous engager. C'est le point vraiment complexe avec lequel nous rencontrons tous des difficultés. Ce qui me semble essentiel dans la théorie critique de l'École de Francfort, c'est la perception que quelque chose ne va pas dans notre façon d'être dans le monde. Cela commence avec Karl Marx. Le jeune Marx, avec le concept d'aliénation, disait qu'avec cette façon de gérer, nous nous aliéons, nous nous coupons du travail, des autres humains, de la nature et finalement de nous-mêmes. Dans la tradition de l'École de Francfort cette idée a été reprise très fortement, notamment par Herbert Marcuse et Erich Fromm, dans le développement des processus d'aliénation. L'aliénation est justement ce que j'essaie de décrire comme une perte de résonance. Mais l'aliénation est aussi un concept de chosification, qui consiste à transformer la nature en une chose, et particulièrement en une chose sourde. Herbert Marcuse dénonce le prométhéisme, Theodore Ardonio et Max Horkheimer le fait que nous mettions les choses sous contrôle. Cela me semble renvoyer à une forme d'intérêt pour un monde qui deviendrait sourd. À partir de ce constat, Adorno développe l'idée d'une relation mimétique au monde, d'une imitation silencieuse plutôt qu'une relation de contrôle. Marcuse propose une relation érotique au monde qui ne vise pas le contrôle du monde ni sa chosification. Chez Walter Benjamin, il y a l'idée d'une aura, d'une relation auratique au monde (à vrai dire ce qu'il entend par là n'est pas complètement clair). Au final, je dirais qu'il n'y a que de vagues propositions de conceptions de relations mimétiques, érotiques ou auratiques au monde. Chez Max Weber on pourrait aussi parler d'une relation charismatique, mais ce n'est pas clair non plus. C'est ce que j'ai voulu faire avec le concept de résonance : proposer une modalité de relation au monde. L'idée est qu'une vie réussie est celle qui est menée avec une relation au monde et aux autres dans un mode de résonance. Cela m'a valu des critiques en Allemagne. Certains disent que la théorie critique de l'École de Francfort développe une opposition irréconciliable aux conditions existantes de nos vies fortement marquées par le capitalisme.

Nathanaël Wallenhorst : Mais est-ce que ce n'est pas le cas ?

Hartmut Rosa : La théorie critique se nourrit du fait qu'elle dit non aux conditions existantes. Mais ce n'est pas suffisant. Dire non est facile, on peut rapidement convaincre les gens que quelque chose ne va pas. Nous avons besoin d'une direction permettant de faire advenir un monde nouveau et meilleur. Hans Blumenberg explique que, d'une certaine façon, la modernité nous a déçus et que ce sentiment se propage. Je le constate, par exemple, chez les chercheurs l'émergence d'une profonde déception : ce qui arrive n'est pas ce qui nous a été promis. Alors Blumenberg nous dit, je trouve sa théorie très juste et bien formulée, de nous retourner un peu en arrière. Mais qu'espérons-nous donc ? Qu'étaient donc que cette promesse et cette aspiration, qui nous animaient ? La période contemporaine est marquée par une incompréhension. Nous avons des difficultés à la mettre en relation avec ce que nous avons perdu. Le concept de résonance vient proposer des pistes d'intelligibilité au cœur d'un sentiment de désespoir. Frédérick James, professeur américain de littérature, écrit il y a quelques années que ce qui est étonnant avec notre époque, c'est la profusion de narrations autour du thème de l'apocalypse, de la chute du monde, des catastrophes environnementales et nucléaires, des guerres, des effondrements économiques et de mille autres choses... et qu'il n'existe absolument aucune imagination pour savoir dans quelle direction il faudrait s'orienter pour avoir une meilleure vie ! Il me semble que c'est parce que l'alternative proposée est toujours liée à cette question : « Que pouvons-nous mettre sous contrôle ? ». Nous avons beaucoup de mal à sortir de ce réflexe prométhéen. La source même de la révolution dont nous avons besoin est cette sortie des conditions prométhéennes. Et ce, précisément, en politique.

Nathanaël Wallenhorst : Ce que vous développez avec ce concept de résonance est particulièrement intéressant. Il me semble qu'il s'agit d'une rupture paradigmatique profonde avec cette racine prométhéenne. Si je comprends bien, il s'agit d'apprendre à écouter le monde plutôt qu'à le prendre et à mettre la main sur lui. Que devons-nous changer dans nos existences pour avancer dans ce sens ? Comment modifier progressivement notre espace social et dégager un horizon collectif porteur d'espérance ?

Hartmut Rosa : Un monde meilleur est possible, sa caractéristique sera la transition entre une relation au monde qui vise le pouvoir de disposer des choses et de les mettre sous contrôle vers une attitude au monde dont la caractéristique principale est l'écoute. C'est ce sur quoi termine le livre *Resonanz*.

Nous devons apprendre à écouter le monde, à le percevoir nouvellement et lui répondre. C'est une toute autre chose que d'en disposer. Un collègue a écrit une recension de *Resonanz*. Il a apprécié le livre, mais il écrit qu'il trouve la conclusion décevante parce que naïve et qu'au final, on ne saurait pas ce qu'il faut faire. Mais pour moi c'est vraiment là que se trouve la solution : adopter une autre attitude dans notre façon d'aborder le monde. Sinon nous tournons en rond autour de la question « De quelles réformes avons-nous besoin ? ». Une relation au monde sur le mode de la résonance est toujours ouverte. Si cette idée s'avère exacte, cela signifie qu'on ne peut pas écrire un plan parfait pour nos institutions avec les réformes nécessaires. Ma seule proposition institutionnelle serait de proposer un revenu de base sans conditions, une sorte de revenu minimum.

Nathanaël Wallenhorst : Effectivement, il s'agit d'une idée dont on entend de plus en plus parler actuellement. Est-ce que vous pourriez développer la raison pour laquelle il s'agit d'une proposition institutionnelle qui vous semble pertinente ?

Hartmut Rosa : Normalement il n'y a pas de personnes qui meurent de faim en Allemagne ou en France, en raison de l'existence d'un système social – ce qui n'est pas le cas dans de nombreux pays dans le monde. Mais ce que nous octroyons à ces personnes bénéficiant du système social, c'est une aumône. Nous leur signalons qu'ils ne sont pas compétitifs, qu'ils n'ont pas de place dans l'ordre social. Ils n'ont pas de position dans cette société, n'ont pas de statut social ni de reconnaissance. Ils n'ont pas mérité de recevoir quelque chose. Et cela n'est pas seulement un problème pour ceux qui vivent de l'aide sociale. C'est un problème pour tous les autres parce que nous avons le sentiment que si nous ne réussissons pas dans ce système compétitif, nous pouvons déraiser et sombrer dans une mort sociale. Cette mort sociale est un problème culturel gigantesque. Un revenu minimum sans condition mettrait en place un filet protecteur sous nos pieds. Il viendrait nous protéger de ce précipice. Nos conditions matérielles seraient garanties et nous n'aurions plus cette peur existentielle et matérielle. Cela participerait de la création de conditions pour être autrement dans le monde et s'impliquer autrement dans les relations aux autres.

Nathanaël Wallenhorst : Quelle est la fonction des universitaires dans ces réflexions politiques ? Est-ce s'apprendre à penser de façon critique ou de participer d'un réenchantement ?

Hartmut Rosa : J'ai toujours remarqué que mes réflexions liées à l'accélération ont trouvé un intérêt dans le monde politique. Le Président fédéral suisse a pris des initiatives dans le cadre de sa politique du

temps pour lesquelles il m'a sollicité. En Allemagne, aussi on perçoit un renforcement de la politique du temps. Mais les hommes politiques ne parviennent pas à sortir de cette double logique de stabilisation dynamique et de chosification du monde – même les « Verts » allemands, qui critiquaient la croissance, disent que nous avons besoin d'une croissance et d'une augmentation de la performance. En revanche, l'idée qu'il y a un problème et des alternatives à trouver se développe. Nous devons exploiter la politique du temps comme un domaine tout autre et non asservi à la croissance économique. Nous avons à penser la question d'un progrès social non asservi à l'économique et la technique, marqué par un changement paradigmatique. Pour cela, les universitaires ont un rôle à jouer.

Hartmut ROSA

Professeur de sociologie, Université de Jena,
Allemagne

Nathanaël WALLENHORST

Docteur en Sciences de l'éducation (Université Paris 13) –
Doktor der Philosophie (*Freie Universität* Berlin),
Maître de conférences - Directeur du campus UCO Nantes,
EXPERICE (Université Paris 13, Paris 8) EA 3971 – IDPSP
EA 14087 (Université de Rennes 1) – PESSOA et PASS'RéEL
(UCO)

NOTES

¹ Cet entretien a été réalisé en allemand par Nathanaël Wallenhorst, enregistré par Christian Jamet. La première version a été traduite par Sophie Paré, puis réécrite et mise en forme par Nathanaël Wallenhorst.

BIBLIOGRAPHIE

- AVANESSIAN, A. (2016), « Accélérer l'université », in L. de Sutter (dir.), *Accélération !*, Traduction française par Gilles Darras, Paris, PUF, pp. 225-251.
- ROSA, H. (2010), *Accélération*, Traduction française, Paris, La Découverte.
- ROSA, H. (2014), *Aliénation et accélération*, Traduction française, Paris, La Découverte.
- ROSA, H. (2016), *Resonanz*, Berlin, Suhrkamp.
- SRNICEK, N., WILLIAMS, A., (2013), « #ACCELERATE. Manifesto for an Accelerationist Politics », *Critical Legal Thinking*.

